



## Lionel Groulx en 1930

Benoît Lacroix

Number 44, 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1015561ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1015561ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

### ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Lacroix, B. (1989). Lionel Groulx en 1930. *Les Cahiers des dix*, (44), 199–229.  
<https://doi.org/10.7202/1015561ar>

## Lionel Groulx en 1930

Par BENOÎT LACROIX\*

Parmi les initiatives scientifiques les plus importantes de la dernière décennie<sup>1</sup> à propos de Lionel Groulx (1878-1967) dont on n'a pas fini de mesurer l'impact qu'il a eu sur la société canadienne-française et québécoise, on relève, en 1984, l'édition critique du *Journal (1895-1911)*, par Giselle Huot et Réjean Bergeron, édition modèle en son genre, précédée d'une longue introduction méthodologique, accompagnée d'index et de tableaux qui rendent ce travail particulièrement utile à toute la communauté savante. En 1987, paraît un autre document de base, le *Catalogue des manuscrits de Lionel Groulx (1892-1922)*, préparé par Robert Desaulniers et Juliette Rémillard, publié et distribué par le Centre de recherche Lionel-Groulx (257-261, av. Bloomfield, Outremont, Montréal). Ce dernier ouvrage, composé de deux parties et de quatre index, avec des notices descriptives très précises, offre à tous les chercheurs une sécurité incomparable. Enfin, et au moment où nous présentons cet essai, paraît chez Fides le premier tome (sur 15) de la *Correspondance de Lionel Groulx (1894-1906)* préparé par

---

\* Remerciements à Stéphane Stapinsky, étudiant à l'Université de Montréal, à qui ce texte doit beaucoup de détails inédits et la vérification de la liste des correspondants; à Giselle Huot, première ouvrière de l'édition critique des œuvres de Lionel Groulx; aussi à Lucille Côté, responsable des diverses transcriptions de notre manuscrit.

1. Robert Desaulniers, *Catalogue des manuscrits de Lionel Groulx (1892-1922)*, Fondation Lionel-Groulx, Centre de recherche Lionel-Groulx, 1987, 396 p. *Lionel Groulx, Journal 1895-1911*, édition critique par Giselle Huot et Réjean Bergeron, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1984, 2 volumes, 1108 p.

Sur Lionel Groulx, toute son œuvre, quelques témoignages et références dans *Homage à Lionel Groulx* sous la direction de Maurice Fillion, Montréal, Leméac, 1978, 226 p.; *Revue d'histoire de l'Amérique française*, numéro spécial, «Lionel Groulx. 100<sup>e</sup> anniversaire de sa naissance», 32, 3, décembre 1978.

Giselle Huot, Juliette Rémillard et Pierre Trépanier. Encore une œuvre pour solidifier notre connaissance du premier Groulx qui fut jusqu'à la fin de sa vie, on s'en doute, fidèle à ses premières intuitions et à ses premiers engagements religieux et patriotiques.

Pour parler convenablement de Groulx en 1930, il faudrait attendre la publication de tous les inédits de 1930, y compris la correspondance, la suite du *Catalogue des manuscrits* ainsi que d'autres études contextuelles. Si nous osons quelques indications de ce que Lionel Groulx pouvait faire en ce temps-là, c'est pour permettre à d'autres de préciser ou de compléter à l'occasion notre dossier.

Mais pourquoi Groulx en 1930? Il mène alors une vie ordinaire de professeur. Comparativement à d'autres années, il donne peu de conférences, sinon quelques allocutions dont celle du 25 février: «Notre Vocation paysanne», et quelques causeries radiophoniques dont celle du 21 octobre: le «Souvenir canadien», devenue dans *Le Devoir* du 22 octobre: «Mon appel au public». Aucun livre nouveau en 1930. La préface à *L'Art d'être heureuse* de Annette Saint-Amant est de 1929, année de la première édition de ce livre. Dans *Le Quartier Latin* du 10 avril 1930, il écrit deux pages sur l'éducation: «Qu'est-ce que s'adapter?» A-t-il publié dans d'autres périodiques? Le dépouillement des inédits est assez avancé pour savoir que Groulx n'a écrit dans *Le Devoir* de 1930, sa tribune favorite, qu'un seul texte original paru en janvier, il s'agit du XX<sup>e</sup> anniversaire du *Devoir*.

Où va-t-il en 1930? À Saint-Donat où il passe l'été; à Vaudreuil, bien sûr; «en bas de Québec» pour une brève période de temps; à Beloeil pour visiter des amis. En somme, peu de séjours sérieux ailleurs qu'en ces endroits familiers. Subit-il les inconvénients de la crise? On sait qu'il n'est pas fortuné. Ses revenus, pour l'année 1930, se chiffrent à 3 000,00 \$ environ; cette somme provient surtout de son sa-

laire à l'Université de Montréal et des intérêts de ses placements bancaires. À cette période, il prend soin de sa mère et habite au 2098, rue Saint-Hubert à Montréal, où il a emménagé en 1928 ou 1929.

Comme il a vécu assez longtemps, nous aurions donc pu choisir une année plus spectaculaire ou plus révélatrice: 1931 par exemple, à cause du Prix de l'Académie française. La biographie de André Laurendeau, en 1939, prouve à sa manière que les années 1935-1938 auraient été plus éloquentes. Pourquoi pas 1943 avec sa publication *Pourquoi nous sommes divisés?* Ou 1946, avec la fondation de l'Institut d'histoire de l'Amérique française? Ou 1947, pour la *Revue d'histoire de l'Amérique française?*

Essayons plutôt, une fois établi le bilan de l'année 1930, de revenir sur quelques sources d'information pour mieux indiquer l'importance de ces années cloîtrées, années de ses travaux, de ses digressions et de ses échappées, puis nous tenterons de résumer ce qu'il appellerait lui-même les grands axes de son œuvre, toujours d'après les écrits de 1930.

### 1. Bilan

La raison du choix de cette année n'est pas aussi accidentelle qu'on pourrait le croire. Bien sûr, la magie du chiffre a joué: 1930! Mais avant, nous nous sommes souvenu de la crise économique en pleine fermentation et d'une date épique en histoire du travail salarié. 1930: la moitié de la population de Montréal est en chômage; c'est le règne de Hoover aux États-Unis; à Londres s'ouvre la célèbre conférence impériale précédant le Statut de Westminster; Bennett l'emporte sur King; Taschereau est toujours à Québec; c'est l'année de la Commission Montpetit; Asselin est nommé directeur du journal *Le Canada*, et *Le Devoir* a vingt ans. Le pays se prépare à la transformation technique accélérée que nous connaissons. La radio arrive, «la montagne vient à Mahomet», tout le Canada

français s'ouvre au monde. Déjà la ville marginalise le milieu rural avec tout ce que cela implique au plan de la concentration socio-économique et culturelle. En 1930 encore, Hormisdas Magnan publie son livre sur le *Cinquantenaire de notre Hymne national*; à la même époque, nous comptons cinq licenciés ès lettres à l'École normale supérieure de l'Université Laval, dont l'un s'appelle Maurice Lebel.

Le contexte clérical de ce temps nous renvoie à notre moyen âge «canadien». Ainsi, 1930 est l'année de la «Prière pour le Roi», annexée à tous les Saluts du Saint-Sacrement; 1930 est l'année où l'École sociale populaire publie à Montréal, 4260, rue Bordeaux, au prix de 15 sous franco, un opuscule de 32 pages sur *La préférence aux syndicats catholiques*. Dans les sermons et les écrits, on parle beaucoup contre la danse et en faveur de la tempérance. La radio est considérée comme un danger moral. 1930 sera aussi l'année de la canonisation des Saints Martyrs de la Nouvelle-France; l'année de la fondation de l'Académie canadienne Saint-Thomas-d'Aquin qu'anime monseigneur L.-A. Pâquet. Un grand ami de Lionel Groulx, le père J.-M. Rodrigue Villeneuve, o.m.i., est sacré évêque de Gravelbourg le 11 septembre. Enfin, est-ce opportun de signaler que le calendrier de Saint-Joseph est, cette année-là, proclamé le «Roi des Calendriers».

Nous l'avons dit: Groulx n'a publié aucun livre en 1930. Mais tout ce qui se prépare! D'après *Mes Mémoires*, tome troisième, il parle «d'années de travail fébrile qui marquent mon retour à l'histoire»<sup>2</sup>. Laissons-le s'expliquer:

De 1928 à 1930, et comme préparation à mes cours en France, j'offre à mes auditeurs de l'Université, le résultat de mes recherches sur l'Enseignement français. De 1930 à 1933, je reviendrai à l'Union (des Canadas) pour en étudier la dissolution. En 1933-1934, année du 4<sup>e</sup> cen-

2. Cf. *Mes mémoires*, 5, 3, Montréal, Fides, 1972, t. 3, p. 37, 48, 51.

tenaire de la découverte du Canada, je reviens tout de bon, cette fois, au Régime français, et je m'attaque à un Jacques Cartier. J'ai gardé le plus enivrant souvenir de cette période où, plus libre enfin de mon temps et de ma personne, j'ai pu atteindre à un rendement moins hâtif et moins médiocre, goûter à la joie d'un travail moins bâclé. En ces années-là surtout, aurai-je connu les enivrements et les angoisses de l'historien: enivrements devant l'exhumation du passé, apparitions de fantômes qu'on débarrasse de leurs ombres, de leur poussière, de leurs gangues, et où l'on croit entendre les palpitations d'une vie; découvertes d'une humanité et de formes de société attachantes par leur originalité, leurs dissemblances d'avec celles qui les ont précédées et qui les ont suivies, mais dont celles-ci ne sont pourtant que le prolongement, une continuité où se reconnaît un air de famille. Admirable leçon de l'histoire sur les liaisons des époques et des grands courants de la vie humaine! Angoisse d'autre part pour l'impuissance désespérante à réussir des restaurations qui seraient des résurrections; vie morte à jamais en ces fantômes à qui on peut donner figure, les faire tenir sur leurs pieds, mais qui, si vivants qu'on les ait reconstitués, ne savent plus parler, n'ont que si peu de confidences à livrer sur leur temps<sup>3</sup>.

## 2. Sources d'information

Si Groulx publie peu en 1930, si le contexte culturel de l'époque ne favorise pas tellement son œuvre, comment en arriver à savoir ce qu'il a fait et ce qu'il a dit? Comment isoler un écrivain et ensuite décider d'en parler au moment où il est le moins éloquent? Peut-on vraiment connaître Lionel Groulx dans la cinquantaine, professeur d'université et écrivain de la rue Saint-Hubert?

Plus indiscreète qu'au temps de Groulx, l'historiographie d'aujourd'hui fait appel à différentes sources: les sources visuelles, les sources orales et les sources écrites.

---

3. *Op. cit.*, p. 37-38.

*Les sources visuelles?* On sait où il a vécu en 1930; on connaît les lieux de son travail, demeurés les mêmes ou près. On a une photographie d'époque, est-elle exactement de 1930? La célèbre caricature de Lapalme, parue dans *L'Ordre*, est du 28 septembre 1934. Dans les archives privées, peut-être y a-t-il des albums de maison, des documents visuels sur Groulx en 1930: notre enquête sur ce point ne fait que débiter.

*Les sources orales* seraient-elles plus favorables, bien que nous n'ayons aux archives de la Fondation Lionel-Groulx aucune trace de la voix de Groulx en 1930? Ni à Radio-Canada ni ailleurs. Par contre, ceux qui pourraient encore nous parler de Groulx, en 1930, sont plus nombreux qu'on ne le croit. Pensons à Victor Barbeau, à Jacques Genest, à Juliette Rémillard, sa nièce et secrétaire qui avait alors 14 ans, et à d'autres membres de la Fondation Lionel-Groulx.

*Les sources écrites* abondent. Il y a évidemment les *Spicilèges* (A), *Mes Mémoires* (B) qui en découlent directement bien qu'écrits aux derniers mois de 1955, la correspondance (C), quelques inédits (D), les livres-témoins de ses lectures en 1930 (E) et, enfin, les propos écrits de ses amis et ennemis (F).

A) Nous ne saurions dire assez de bien des *Spicilèges*. Ces cahiers (*Scrapbooks*), 105 à date, commencés par madame Juliette Rémillard vers 1945, sont faits de textes, d'extraits de journaux, de notes et propos «rapaillés», inscrits, fixés et transcrits à propos de telle ou telle année (v.g. 1930). C'est une source d'information de première valeur sur la vie, les œuvres et les réactions de L. Groulx.

B) *Mes Mémoires*, 2 675 pages autographes rédigées à Montréal, à Vaudreuil, de 1954 à 1967, ont été édités intégralement par Fides en 1970, 1971, 1972 et 1974, 1 600 pages, 4 volumes. L'avantage de cet ouvrage, brutal à certains égards et peu objectif, est que Groulx y résume et y justifie son œuvre et qu'il s'interroge sur ces années d'études et de recherche en histoire qui vont de 1928 à 1930. Il accorde beaucoup d'importance à

la préparation de ses cours en 1930 et à la réédition de l'un de ses premiers livres lu et commenté dans les écoles, *La Naissance d'une race*, 283 p., publié par la Librairie d'Action canadienne française. À ce sujet, lisons les fiers propos de l'historien ambitieux et soi-disant inquiet qui se sent, comme nous tous, limité par le temps:

Pour l'automne de 1930, je prépare une réédition de l'un de mes premiers volumes: *La Naissance d'une Race*. Parue en 1919, la première édition de l'ouvrage est épuisée depuis longtemps. On désire une réimpression. Je n'y songe pas sans inquiétude. J'aurais tant voulu refondre, compléter, étoffer cet ouvrage de mes toutes premières années d'historien: ouvrage bâti trop rapidement et dont le caractère superficiel m'apparaît de plus en plus à mesure que j'avance dans l'inventaire de notre passé. Mais une refonte m'est impossible en 1930. Je suis alors aux prises avec l'étude de l'enseignement français au Canada, étude qui m'oblige à une vaste enquête en forêt vierge. Les instances de mon éditeur finiront pourtant par l'emporter, comme elles l'emporteront de nouveau en 1938, alors que je me déterminerai à une troisième édition, bien avant d'avoir terminé mes recherches sur le Régime français. En somme, en 1918, j'avais repris Émile Salone, mais en me plaçant à un point de vue précis et limité. Salone avait voulu écrire l'histoire de la colonisation française au Canada. Mon dessein consistait plutôt à découvrir et à décrire, à travers le fait de colonisation, la naissance d'une entité historique nouvelle, la nationalité canadienne-française. J'allais plus droit, ce me semble, à l'humain, à la fin propre de l'histoire, qui est d'atteindre l'homme, c'est-à-dire le saisir et le montrer, à un moment de sa vie, tel que l'a fait son milieu et tel qu'il s'y est fait lui-même.

Cette réédition, disais-je toutefois, n'est pas celle que nous avons rêvée. Un de ces jours, si le loisir nous est accordé d'explorer davantage l'histoire du régime



français au Canada, nous reprendrons, en la fortifiant, cette synthèse historique.

Hélas, je n'y reviendrai jamais<sup>4</sup>.

La conclusion, plus générale, révèle un état d'âme commun aux historiens de tous les âges:

Combien de fois, en mes préfaces ou à la rédaction des dernières pages de mes livres, m'a repris cette pensée mélancolique de l'inachevé qu'implique toute œuvre d'histoire et que j'aurai, hélas, retracé en toutes les entreprises de ma vie. C'est à la fin de cette préface de 1930 que j'exprime aussi cette conviction fortifiée en moi par l'expérience: «Ceux-là seuls qui ignorent tout du métier d'historien, croient à l'histoire définitive.» Qui, en effet, plus que le pionnier qu'on avait fait de moi, pouvait posséder cette certitude<sup>5</sup>?

C) Une autre source: sa *correspondance*. Nous n'avons pas terminé notre enquête sur les noms des correspondants de Groulx en 1930. Sur une liste révisée de 61 correspondants, nous comptons présentement 91 lettres reçues. Les Archives de la Fondation Lionel-Groulx possèdent actuellement 12 lettres manuscrites envoyées par Groulx. La récupération de sa correspondance reste un travail délicat, difficile et parfois impossible.

**En 1930, Groulx reçoit les lettres suivantes, toutes datées:**

2 janvier: de Mgr Georges Courchesne. Réflexions au sujet des projets de loi de portée agricole.

13 janvier: de J.-C. Magnan, membre du Conseil de l'Instruction publique. L'éducation au Québec: renseignements et envoi de documents.

4. *Ibid.*, p. 51-52.

5. *Ibid.*, p. 59.

- 14 janvier: de Édouard Montpetit, secrétaire général de l'Université de Montréal. Remerciements pour l'envoi de documents.
- 15 janvier: de Auguste Leduc, o.p., à Rome, qui parle des projets de L. G. au sujet de l'apostolat des religieux et de la nécessité d'informer l'Europe sur le Canada français.
- 15 janvier: de Moïse Cléroux, prêtre à Valleyfield. Réponse aux vœux de L. G. Il fait part de ses activités à Valleyfield.
- 26 janvier: de Mgr Georges Courchesne. Il est question d'une copie d'un programme moderne qu'il aurait déjà reçu.
- 26 janvier: de Jean de Lestre, de Paris, qui renouvelle à L. G. son invitation à le visiter lors de son séjour en France.
- 15 février: de Harry Bernard, qui commente les critiques faites par L. G. du manuscrit de son prochain ouvrage.
- 19 février: de Mgr J.-A. Langlois, évêque de Valleyfield, qui accepte l'invitation à aller chez L. G. et commente l'élection prochaine du nouveau supérieur du Séminaire.
- 25 février: de madame O. Hébert, de Montréal. Félicitations pour la conférence radiophonique de L. G. sur «Notre vocation paysanne».
- 25 février: de A.-B. Comeau, de Farnham, qui demande une copie de la conférence radiophonique de L. G. sur «Notre vocation paysanne».
- 7 mars : de Firmin Létourneau, de l'Institut agricole d'Oka, qui demande à L. G. le texte de sa conférence sur «Notre vocation paysanne» en vue d'une publication dans *Le Bulletin des Agriculteurs*.

- 10 mars: de J. Plessis-Bélaïr, avocat de Saint-Jérôme, qui invite L. G. à venir y prononcer une conférence historique.
- 12 mars : de Fulgence Charpentier, secrétaire d'État du Canada, au sujet des renseignements demandés par L. G. sur les écoles du Nouveau-Brunswick en 1871.
- 13 mars : du même J. Plessis-Bélaïr, qui suggère le 6 mai comme date pour la conférence de L. G.
- 13 mars : de François Veuillot, de Paris. Souhaits.
- 14 mars : de J.-Eugène Lapierre, directeur du Conservatoire de musique. Remerciements pour les félicitations de L. G.
- 18 mars : de Antonio Perrault, avocat. Remerciements pour l'envoi d'un extrait de discours de Langevin.
- 20 mars: de Joseph-Papin Archambault, s.j., du *Messenger canadien*, qui sollicite la collaboration de L. G. à l'occasion de la publication d'un numéro spécial sur les Martyrs canadiens.
- 21 mars : de P.-É Farley, c.s.v., de Joliette. Envoi des titres de livres dont il a parlé à L. G.
- 28 mars : de J. Plessis-Bélaïr, qui annule la conférence du 6 mai à Saint-Jérôme.
- 21 avril : de Cécile Lalonde, sœur de L. G., qui lui raconte les activités familiales aux Cèdres.
- 22 avril : de J.-Charles Magnan, agronome de Saint-Casimir (Portneuf). Félicitations pour la conférence radio-phonique sur «Notre vocation paysanne» et pour un article paru dans *Le Quartier Latin*.
- 22 avril : (Mardi de Pâques), de Serge Barrault, professeur d'histoire à Fribourg, qui remercie L. G. des efforts faits en faveur de son livre *La Sainte-France contemporaine*.

- 1<sup>er</sup> mai : de Paul Lavoie, de Québec, qui demande à L. G. d'envoyer un exemplaire de ses livres à la Maison canadienne de la Cité Universitaire de Paris.
- 2 mai : de Mgr J.-A. Langlois, de Valleyfield, qui autorise L. G. à dire la messe à Vaudreuil. Il parle du père Charles Charlebois, récemment «dégommé» du *Droit*. Il ne pense pas se rendre en Europe pour la canonisation des Martyrs canadiens.
- 3 mai : de J.-A. LeVasseur, conservateur de la bibliothèque du «Club canadien» de Worcester, Mass., qui demande à L. G. des ouvrages autographiés pour la bibliothèque.
- 3 mai : de Armand Lavergne, de Québec. Remerciements pour l'envoi de l'article de L. G. dans *Le Quartier Latin*. Invitation à venir à Québec le visiter.
- 4 mai : de Mgr Albert Tessier. Remerciements pour l'article et les mots d'ordre. Encouragement à ne pas lâcher.
- 5 mai : de Henri d'Arles, à Rome. Réflexions sur ses projets, sur l'avenir intellectuel des Canadiens français, sur la disparition de *L'Action française*, sur la «mission» de L. G. Dernière lettre de Henri d'Arles à L. G., avant son décès le 9 juillet 1930.
- 7 mai : de Maxime Raymond, député à Ottawa. Envoi d'informations sur l'Alberta et la Saskatchewan.
- 7 mai : de Édouard Montpetit, à propos de l'organisation du voyage de L. G. en Europe.
- 10 mai : de C.-A. Beaudry, de Saint-Hyacinthe. Envoi de lettres de Mgr Taché et de Mgr Langevin sur la question des écoles françaises au Canada.
- 13 mai : de Paul-A.-Lionel Bernard, de Beloeil. Remerciements pour l'envoi de la conférence sur «Thérèse de Lisieux». Il invite L. G. à venir de nouveau le visiter.

- 17 mai : de Rodolphe Laplante, d'Edmonton, directeur de *La Survivance*, qui demande la permission de publier dans son journal, en feuilleton, *L'Appel de la race*.
- 23 mai : de Esdras Minville, qui invite L. G. à faire partie du comité du *Souvenir canadien*.
- 24 mai : de Maria Boivin, qui sollicite un abonnement à *L'Action catholique* de Québec.
- 26 mai : de Mme J.-P. Gariépy, d'Edmonton. Félicitations pour la conférence «Quelques causes de nos insuffisances». Envoi de manuels en usage dans les écoles séparées d'Alberta.
- 27 mai : de Rose-A. Gagnon, secrétaire des comités d'invitation de la Saint-Jean-Baptiste, de Lowell, Mass. Invitation à venir y prononcer une conférence à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste.
- 30 mai : de Antonio Perrault, avocat. Remerciements pour l'envoi de «Quelques causes de nos insuffisances».
- 31 mai : de L.-J. Dalbis, président de l'Institut scientifique franco-canadien, qui affirme avoir adressé à L. G. une lettre en mai 1929. Renseignements divers sur l'organisation du voyage en Europe.
- 31 mai : de J.-M. Rodrigue Villeneuve, o.m.i., à Ottawa. Réflexions sur «Quelques causes de nos insuffisances». Encouragements à poursuivre sa mission.
- 2 juin : de Moïse Cléroux, prêtre à Valleyfield. Félicitations et remerciements pour l'envoi de «Quelques causes de nos insuffisances». Réflexions sur la vie intellectuelle médiocre à Valleyfield.
- 2 juin : de Mgr Lionel Deguire, de Coteau-du-Lac. Remerciements pour l'envoi de «Quelques causes de nos insuffisances».

- 3 juin : de Rosario Vadnais, prêtre de Saint-Hyacinthe. Remerciements pour l'envoi de «Quelques causes de nos insuffisances».
- 4 juin : de Léonie Cantin, de Québec, qui demande à L. G. de contribuer, à l'occasion d'une vente publique, à l'œuvre de la Crèche, en offrant des exemplaires de ses œuvres.
- 4 juin : de Mgr Arthur Béliveau, archevêque de Saint-Boniface. Remerciements pour l'envoi de «Quelques causes de nos insuffisances».
- 4 juin : de P.-É. Farley, c.s.v., de Joliette. Félicitations et remerciements pour l'envoi de «Quelques causes de nos insuffisances».
- 6 juin : de Pierre-Georges Roy, archiviste de la province de Québec. Remerciements pour l'envoi de «Quelques causes de nos insuffisances».
- 6 juin : de Mgr Alfred Langlois, évêque de Valleyfield. Remerciements pour l'envoi de «Quelques causes de nos insuffisances». Il parle de ses activités passées et futures et demande ce que L. G. pense de la succession du supérieur du Séminaire.
- 8 juin : de Sylvio Corbeil. Félicitations pour «Quelques causes de nos insuffisances».
- 8 juin : de Antonio Dragon, s.j., à Rome. Remerciements pour l'envoi de «Quelques causes de nos insuffisances». Il communique à L. G. ses observations sur la situation déplorable des Franco-Ontariens.
- 10 juin : de René Chaloult, de Québec. Félicitations pour «Quelques causes de nos insuffisances». Il demande à L. G. de critiquer un article qu'il publiera dans le *Canada français*.
- 12 juin : du Frère Léopold, c.s.c.

- 20 juin : de Mgr Alfred Langlois, évêque de Valleyfield, qui apprend à L. G., le premier, la nomination de l'abbé Herménégilde Julien comme supérieur du Séminaire.
- 2 juillet : de sœur Sainte-Anne-Marie, c.n.d., qui demande à L. G. quand il lui sera possible de recevoir la Mère supérieure générale à Saint-Donat. Il est question d'une biographie de Marguerite Bourgeoys.
- 12 juillet : de J.-M. Rodrigue Villeneuve, o.m.i., à Ottawa. Réactions et réflexions à la suite de sa nomination épiscopale.
- 3 août : de L.-J. Dalbis, qui fait le récit des démarches entreprises à Paris pour l'organisation du voyage de L. G.
- 6 août : de Mgr Alfred Langlois. Remerciements à L. G. pour ses conseils qui l'ont décidé à nommer Herménégilde Julien au poste de supérieur du Séminaire, en juin. Commentaires sur la réorganisation hiérarchique du Séminaire.
- 9 août : de Onésime Boyer, qui envoie un chèque pour 2 messes et annonce qu'il visitera L. G. prochainement à Saint-Donat.
- 20 août : de Antonio Perrault, avocat. Commentaires à propos de la division du bloc politique québécois qui se fait au détriment des Canadiens français. Propos sur l'avenir du peuple canadien-français, sur le rôle que jouera la politique sur les jeunes.
- 23 août : de sœur Sainte-Marie-Alexina, c.n.d., directrice du bureau Marguerite-Bourgeoys, qui sollicite la faveur de pouvoir imprimer sa conférence sur Marguerite Bourgeoys (prononcée en 1920) à l'occasion de la Semaine missionnaire.

- 8 septembre: de sœur Sainte-Marie-Alexina, c.n.d. Remerciements pour la permission accordée d'imprimer la conférence sur Marguerite Bourgeoys.
- 19 septembre: de l'abbé Philippe Perrier. Réflexion sur son départ de la paroisse Saint-Enfant-Jésus de Mile End. Il demande à L. G. d'envoyer à Mgr Léonidas Perron, à Rome, des documents sur la question scolaire.
- 2 octobre: de Cyrille-F. Delâge, surintendant de l'Instruction publique, qui donnera une attention particulière aux projets soumis par L. G. (lettre du 26 septembre).
- 2 octobre: de Édouard Montpetit. Renseignements au sujet de la causerie radiophonique de L. G. à «l'Heure provinciale», sur le «Souvenir canadien» (21 octobre).
- 4 octobre: de Cyrille-F. Delâge, qui approuve le projet de lui fournir des cartes postales pour illustrer ses conférences en Europe. Il enverra une circulaire à ce sujet aux inspecteurs d'écoles.
- 22 octobre: de Mgr Alfred Langlois, évêque de Valleyfield, qui raconte sa visite pastorale de l'automne et sa rencontre avec Mgr Gagnon, de Sherbrooke.
- 23 octobre: de J.-P. Lessard, de Thetford-Mines. Félicitations pour la causerie sur le «Souvenir canadien».
- 29 octobre: de Marcelle Talbot-Durant, de Montréal, qui a mis en vers les idées de la conférence sur le «Souvenir canadien» et en demande une appréciation critique.
- 30 octobre: de Gilles Marchand, o.m.i., recteur de l'Université d'Ottawa, (par Raoul Leblanc, sec.) qui sollicite la collaboration de L. G. à la nouvelle *Revue de l'Université d'Ottawa*.
- 7 novembre: de E.-J. Caron, du Canadien Pacifique. Renseignements sur les départs de navires pour l'Europe.



- 11 novembre: de Raoul Leblanc, secrétaire de la *Revue de l'Université d'Ottawa*. Remerciements pour sa collaboration promise à la *Revue*. Suggestions d'articles.
- 11 novembre: de Donatien Frémont, de *La Liberté*, Winnipeg. Échange d'informations sur la question scolaire du Manitoba. Annonce d'une seconde édition de *L'Art d'être heureuse*, de Annette Saint-Amant.
- 11 novembre: de Antonio Perrault. Renseignements sur «L'Acte concernant les cours suprêmes et de l'Échiquier».
- 17 novembre: de Olivar Asselin, nouveau directeur du *Canada*, qui assure L. G. de ses efforts personnels dans la promotion de ses cours publics à l'Université.
- 18 novembre: de Antonio Perrault. Remerciements pour l'envoi de *La Naissance d'une race* (2e édition).
- 25 novembre: de A. Robert, p.s.s., à Paris, qui a trouvé une chambre d'hôtel pour L. G.
- 27 novembre: de Édouard Montpetit, au sujet des cours de L. G. qui commenceront le 20 janvier à la Sorbonne.
- 27 novembre: de Jean-François Pouliot, député fédéral, de Rivière-du-Loup, qui envoie des copies de documents de famille inédits sur la crise manitobaine.
- 3 décembre: de Jean-François Pouliot, député fédéral, de Rivière-du-Loup. Vœux de succès pour ses cours en France.
- 4 décembre: de L.-J. Dalbis. Renseignements au sujet de l'organisation des cours en France.
- 8 décembre: de Lucien Léger, de Rigaud, qui parle de sa vie d'étudiant au collège Bourget et de sa famille.
- 8 décembre: de N.-A. Belcourt, sénateur à Ottawa. Souhais de bon voyage et de succès pour ses conférences.

- 17 décembre: de Édouard Montpetit, qui transmet à L. G. le chèque de 2000,00 \$ reçu du gouvernement provincial pour ses cours en France.
- 22 décembre: de Cyrille-F. Delâge, qui dit que la collection des cartes postales sera complétée sous peu.
- 24 décembre: de L.-J. Dalbis, de Paris. Programme des conférences de L. G. en Europe.
- 24 décembre: de Léo-Paul Desrosiers, journaliste à Ottawa, qui prie L. G. de discuter avec le directeur de la *Revue hebdomadaire*, lors de son séjour en France, pour une publication possible de son dernier roman.
- 24 décembre: de Antonio Perrault, qui envoie un chèque pour une messe, à la mémoire du père Joseph Filion.
- 30 décembre: de Alfred Duranleau, ministre canadien de la Marine, qui a écrit à Philippe Roy pour aider à la diffusion des cours de L. G. en France. Il envoie une copie de cette lettre à L. G.

**En 1930, Groulx envoie les lettres suivantes:**

- 25 janvier: de Montréal, à Mgr Georges Courchesne. L. G. commente des questions d'actualité: les projets du ministre Perron et le plan du père Forest, o.p., sur la réforme de l'enseignement secondaire dont il lui envoie copie.
- 25 janvier: de Montréal, à Lucien Léger, son neveu. Conseils à un jeune étudiant: nécessité du développement intellectuel et du développement du caractère.
- 19 mars : de Montréal, à Mgr Camille Roy. Envoi d'une photographie.
- 12 mai : de Montréal, à Édouard Montpetit. L. G. affirme n'avoir reçu aucune confirmation de M. Dalbis au

- sujet de son voyage en Europe. Il recommande la candidature du père Georges Simard à la SRC.
- Juin : de Montréal à L.-J. Dalbis. L. G. le remercie de sa lettre précédente qui confirme son engagement et lui permet d'organiser de façon définitive ses travaux.
- 24 juin : de Montréal, à Mgr J.-M. Rodrigue Villeneuve, o.m.i., évêque de Gravelbourg. L. G. transmet ses félicitations à l'occasion de sa nomination au siège épiscopal de Gravelbourg.
- 6 juillet : de Saint-Donat, à sœur Sainte-Anne-Marie. L. G. ne peut accepter l'offre d'écrire la biographie de Marguerite Bourgeoys à cause de travaux qui le surchargent. Il parle des exigences d'une telle entreprise historique.
- 19 août : de Saint-Donat, à L.-J. Dalbis. L. G. envoie le sujet de ses cours à la Sorbonne et aux autres universités.
- 26 septembre: À Cyrille Delâge. L. G. demande s'il est possible de trouver des cartes postales pour illustrer ses conférences européennes (copie).
- 21 décembre: de Montréal, à Harry Bernard. L. G. n'a pu trouver le temps de lire *La Ferme des pins*; mais il le fera à son retour.
- 21 décembre: de Montréal, à Lucien Léger. L. G. parle de la maladie de son frère, Lionel Léger. Il insiste sur l'importance de la lecture dans la formation intellectuelle et morale.
- 30 décembre: de Montréal, à Germaine Dupuis, sa cousine d'Ottawa. Vœux du nouvel an et souhaits de prompt retour à la santé.

D) Quant aux *inédits* de 1930 actuellement connus, ils sont peu nombreux. D'après les *Spicilèges*, nous aurions:

- 1 – *Les péchés capitaux*, sermon.
- 2 – *Grandeurs d'une vie de collégien* (après 1930?).
- 3 – Réflexions de retraites: *Mes Méditations*, 13 janvier 1930 et 15 août 1930.
- 4 – Méthodologie historique. *Comment se préparer à une tâche d'historien?* Projet de cours théorique sur l'histoire pour la Société historique de Montréal, sans suite probable.
- 5 – Un des trois cours ou une conférence: *L'Action française, son originalité*.
- 6 – *La Méthode historique: Bibliographie*. Une compilation de textes de toutes sortes avec des notes sur l'histoire commencée après 1925, continuée probablement autour de 1929 ou 1930, elle ferait partie du projet de cours.
- 7 – Le sermon pour la fête de saint Jean-Baptiste de la Salle, au Mont Saint-Louis, le 18 mai 1930.

Il demeure beaucoup d'incertitudes à propos des textes et des inédits. Nous croyons que l'essentiel est acquis.

E) *Ce qu'il lit en 1930?* Des textes d'archives recopiés par lui et les livres nécessaires à ses cours à la Sorbonne; on les a identifiés en lisant *Dix ans d'Action française au Canada*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1926, 273 p., puis *L'Enseignement français au Canada*, t. I: *Dans le Québec*, Montréal, Éditions A. Lévesque, 1931, 323 p., et t.II: *Les Écoles des minorités*, Montréal, Granger Frères, 1933, 271 p.

F) *Ce que ses amis et ennemis pensent de lui en 1930?* Ce sujet n'a pas été étudié. Un exemple: en 1930, *L'Almanach de la langue française*, p. 54, parle de *ses* trois patriotes, de *ses* trois orateurs, de *ses* trois précurseurs: Henri Bourassa, Édouard

Montpetit et Lionel Groulx. Or nous savons que Groulx ne faisait pas toujours l'unanimité et que plusieurs auraient préféré un autre personnage.

Que disent ses ennemis? Il faudrait les identifier, ensuite reprendre la correspondance, dépouiller les journaux de l'époque, les revues peut-être. On l'accuse d'être intransigeant, frondeur, raciste, etc. *Les ennemis de Groulx*, une thèse à écrire!

### 3. Textes et digressions

Venons-en plutôt aux *certitudes*. Nous savons très bien ce qu'il fait en 1930.

Quelques rappels au lecteur. En 1930 Groulx, qui est né un 13 janvier, est âgé de 52 ans. Depuis 18 ans, soit depuis 1912, il est au service du Canada français et de l'histoire. 1930 ouvre cette fameuse décennie des grandes synthèses de Groulx: *Le Français au Canada*, Paris, Delagrave, 1932, 234 p., *L'Enseignement français au Canada*, 2 volumes réédités tour à tour en 1934, 1936 et 1979, *La Découverte du Canada. Jacques Cartier*, chez Granger en 1934, 290 p., réédité en 1966; la seconde série de *Notre maître le passé* en 1936, même éditeur, 305 p., réédité en 1978, *Directives*, Montréal, Éditions du Zodiaque, 1937, 270 p., réédité aux Éditions Alerte de Saint-Hyacinthe en 1939, 256 p., *Orientations*, coll. «Zodiaque», no 35, aux Éditions du Zodiaque, paru en 1935, 210 p. En 1930, il prépare ses cours pour la France, qui seront donnés du 20 janvier au 3 février 1931, à 17 heures, Salle Louis Liard, à la Sorbonne, édités la même année à Paris. Le prix qu'il reçoit de l'Académie française en 1931, à cause de ses conférences et de ses nombreux ouvrages de 1920 sur l'histoire canadienne, lui apporte 2 000 anciens francs français: l'honneur autant que le prestige d'une telle récompense lui vont droit au cœur.

Au fait, 1930 est exactement l'année, nous l'avons déjà mentionné, de la réédition de *La Naissance d'une race*, livre

créé à même ses cours d'histoire à l'Université Laval de Montréal (1918-1919), paru d'abord à Montréal en 1919, Bibliothèque de l'Action française, 294 p., réédité avec préface, à Montréal à la Librairie d'Action canadienne-française, 283 p., tiré à 2 000 exemplaires.

Quelques mois auparavant, soit le 26 avril 1930, je m'étais permis, oh! plus ou moins, une autre échappée hors de l'histoire. À l'Université, en ce temps-là, je donnais mes cours publics sur l'«Enseignement français au Canada». Un de ces cours avait particulièrement frappé mon ami, Antonio Perrault, auditeur assidu. J'y avais brossé le tableau de nos déficiences scolaires au lendemain de 1760. Dans la crise d'alors, le cauchemar de toutes nos misères nous remontait à l'esprit. Chacun s'interrogeait sur les causes. De notre passé, j'explorais une tranche restée *terra incognita*. Autrement dit, j'abordais cette époque douloureuse où, par suite des misères de la Conquête, tout notre système scolaire du Régime français s'était misérablement écroulé ...

Perrault me pria de servir une partie de mon cours à l'auditoire accoutumé du Cercle universitaire de Montréal. Je donnai, je le répète, cette causerie le 26 avril 1930. L'avocat Emery Beaulieu présidait. Olivar Asselin, je me souviens, se trouvait là. La causerie apporta une révélation à la plupart de mes auditeurs. On insista tout de suite pour que la conférence parût en brochure. Ce qui fut fait...<sup>6</sup>

En mai, il publie une étude sur les droits scolaires des minorités (article 93): «Le traitement de la minorité dans le Québec», dans la *Revue nationale*, 12, 5, p. 133-139. Mai encore, le 18, il prononce au Mont Saint-Louis un sermon sur saint Jean-Baptiste de la Salle; le manuscrit de ce sermon est conservé aux Archives de la Fondation Lionel-Groulx. Le

6. *Ibid.*, p. 49-50.

25 mai, conférence sur LaFontaine, prononcée à la soirée de clôture du congrès de la Société Ducharme, à Sainte-Thérèse, et reproduite dans les *Annales térésiennes*, (31 mai). Le 5 octobre, lors du dévoilement du monument de sir Louis-Hippolyte LaFontaine, il prononce un discours à Boucherville, paru dans *Hommages à LaFontaine*, Montréal, 1931, p. 100-105. *Le Devoir*, 22 octobre 1930, publie «Mon appel au public» pour un projet de basilique commémorative dédiée au Christ-Roi sur la pointe de Gaspé.

Durant la même année 1930, et selon l'ordre chronologique révélé par les *Spicilèges*, nous savons qu'en plus de son enseignement il prononce quelques conférences, un sermon, des allocutions, et écrit au moins deux préfaces. Aucun livre, mais quelques brochures. Ainsi, en janvier, paraît dans la *Revue nationale*, 12, 1, p. 7-12: la deuxième partie des «Fondateurs de nos collèges», une étude sur la fondation des collèges classiques avant 1837 et pour la défense du clergé qui les a fondés. Un article sur «Marguerite Bourgeoys», publié à Montréal aux Éditions Marguerite Bourgeoys, C.N.D., 1930, 16 p., 17x12 cm, est en fait un texte de 1920<sup>7</sup>. En mars, son «Historique de l'article 93 de la Constitution canadienne» paraît dans les *Annales térésiennes*, p. 205-212. Il y traite des écoles françaises au Canada. Le 3 mars, conférence au dîner-causerie de la Société Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa, et, le 26 avril, à Montréal, au Cercle universitaire, Groulx donne une conférence, importante à son point de vue bien que pas très optimiste, sur «Quelques causes de nos insuffisances», ce qui fera l'objet d'une brochure, sans éditeur, 15 p., 22,5x15 cm. Cette conférence est présidée par l'avocat Emery Beaulieu (+1962). Olivar Asselin (+1937) est présent et Groulx en est tout à fait ravi:

Je donne, en outre, une causerie radiophonique à ce qu'on appelle alors l'Heure provinciale, en faveur du

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 48. Groulx écrit: «Encore, et cette fois en l'année 1930... Pour je ne sais plus quel anniversaire, j'écris un assez long article sur Marguerite Bourgeoys, article dont l'on fera une plaquette». Or l'article en question, paru dans *L'Action Française*, est de 1920 à peu de mots près. Ici Groulx paraît inexact.

«Souvenir canadien». Qu'était-ce que ce «Souvenir canadien»? Le quatrième anniversaire de 1534 approchait. Pour commémorer le souvenir de la découverte du Canada et de l'érection d'une croix française à Gaspé, l'idée était venue à Mgr F.-X. Ross, évêque précisément de Gaspé, d'ériger, au lieu même de l'abord de Jacques Cartier, et à titre de monument national, une église-cathédrale. Le projet ne manquait ni d'à-propos ni de grandiose. Dans ma causerie, je m'appliquai à démontrer cet à-propos. Les promoteurs du «Souvenir canadien», disais-je, «veulent que, pour (s'accorder) à l'importance et au caractère du fait historique, les fêtes du quatrième centenaire de la découverte du Canada soient avant tout un grand acte de foi de tout le peuple canadien. De cet événement, ils veulent aussi que demeure un symbole, un souvenir perpétuel qui sanctifie le lieu où le découvreur planta sa croix et témoigne à jamais de la fidélité d'un peuple à ses origines religieuses. Et voilà le motif qui les fait jeter un appel à la générosité canadienne, afin d'ériger, sur la pointe de Gaspé, une basilique commémorative dédiée au Christ-Roi.

Il poursuit:

Quoique lancé avec un certain appareil, le projet n'aboutit point. J'eus beau souhaiter «qu'autour de lui se réalise un de ces unanimes mouvements populaires, comme, aux âges de foi, il s'en produisit sur le vieux continent», je ne me rappelle plus pour quelles raisons l'appel de l'évêque de Gaspé s'éteignit dans le vide. Il y a de ces projets trop beaux, trop idéalistes pour s'insérer dans l'inféconde réalité... Et le temps n'était pas encore venu où le Canada français, même lui, pouvait s'accorder d'aussi solennelle affirmation<sup>8</sup>.

Nous reviendrons sur la préface de *L'Art d'être heureuse*, de madame Annette Saint-Amant<sup>9</sup>.

8. *Mes mémoires*, p. 48.

9. Paraît à la Librairie d'Action canadienne-française (vol. In-12 de 210 pages. Prix: 1,00 \$ chez les éditeurs). Il s'agit d'articles. L'ouvrage est posthume, il paraît sous les soins de M. Donatien Frémont, directeur de *Liberté* (Winnipeg), et fait partie de la série *Les Gerbes*, publiée par L'Action canadienne-française de Montréal.



#### 4. *Les grands axes de sa doctrine*

En 1930, on parle de doctrine comme aujourd'hui on parle d'idéologie. Une fois de plus nous suivrons à la lettre les écrits de Groulx qui nous invite, à travers les quelques textes que nous venons d'énumérer, à réfléchir surtout sur l'historiographie, sur les causes de notre insuffisance, sur quelques mots piégés de l'époque ainsi que sur d'autres thèmes plus courts.

A) Sur *l'historiographie*, Groulx a beaucoup écrit. Nous savons pourquoi il a écrit l'histoire<sup>10</sup>. En 1930, il rappelle que l'historiographie représente, en histoire de la culture, un élargissement du regard; il regrette que notre petite littérature ne se définisse que par ses romanciers et ses poètes. À tort ou à raison?

Je me suis souvent représenté l'Histoire sous la forme d'un vaste musée aux murs extensibles qui se reculent, se débent à mesure que l'on avance et que l'on tente de les toucher de la main; palais dont les fenêtres s'agrandissent dès que vous essayez d'y voir clair, mais où la lumière par trop tamisée vous révèle du même coup des coins toujours obscurs et des avenues inaccessibles. On refuse à l'historien le titre ou le rôle de créateur. Au Canada français particulièrement, la critique littéraire ne mesure les progrès de la littérature que selon les œuvres des poètes et des romanciers. Eux seuls feraient vraiment œuvre de création. Et pourtant quand je songe à l'effort intellectuel si patient, si minutieux que requiert la reconstitution des sociétés mortes et des siècles éteints, je me demande si cet ouvrier-là ne mérite pas, lui aussi, le titre de créateur? L'historien travaille sur de la nature morte; le romancier et le poète, sur de la matière vivante. Le romancier emprunte ses personnages et souvent la substance de son drame au monde ambiant; le poète trouve ses songes au-dedans de soi, dans le jeu intime de ses facultés et n'a plus qu'à les habiller d'un rayon de soleil. L'historien ne

10. Cf. *L'Action nationale*, 57, 1968, p. 925-947.

sort du cimetière du passé que des fantômes à jamais sans vie. Et si vivants qu'ils paraissent, ils refusent de parler, d'agir, tel le Moïse de Michel-Ange refusant le moindre mot au sculpteur génial<sup>11</sup>.

Groulx n'a pas écrit que des plaintes sur les misères du métier. On sait comment et pourquoi il a aimé l'histoire; on sait qu'il l'a écrite jusqu'à la fin avec un enthousiasme quasi inimitable. L'histoire lui aurait appris, entre autres choses, à mesurer le temps par longues durées, à ne pas réduire la réalité au seul moment présent ni surtout à la mode du jour; elle lui aurait donné tour à tour le sens de la généalogie, de l'héritage, ainsi qu'une leçon de charité à l'égard des siens et de ses ancêtres:

J'avoue que l'étude de l'histoire incline plutôt à l'indulgence. Elle y incline parce qu'elle révèle la complexité des choses humaines et met en garde contre les explications trop sévères parce que trop simplistes. Elle apprend, par exemple, à ne rien expliquer, dans la vie d'un peuple, par les seules causes prochaines, n'y ayant un seul aspect de la vie contemporaine, un seul déficit, une seule faiblesse nationale qui ne se rattache à quelque cause reculée, au cheminement lointain. Dans l'état, la condition d'aujourd'hui, elle fait donc voir la part de l'hérédité, de l'involontaire. Et c'est une lumière où, presque toujours, les peuples arriérés prennent figure de victimes plus que de coupables<sup>12</sup>.

B) Plus concrets, mieux datés, sont les propos qu'il tient dans *Quelques causes de nos insuffisances*. À son avis, les Canadiens français de 1930 souffrent d'une infériorité réelle qui, cependant, appelle à l'indulgence:

Mes auditeurs avaient pu s'en rendre compte: nos déficiences ou nos malheurs de 1930, et bien d'autres avant cette date, se rattachaient à des causes lointaines, si loin-

11. *Mes mémoires*, 5, 3, t. 3, p. 38.

12. *Ibid.*, p. 49.

taines qu'elles pourraient nous incliner à l'indulgence envers les ancêtres. Point très particulier sur lequel d'ailleurs j'insistais<sup>13</sup>.

Quelles sont nos insuffisances? À tous les niveaux elles sont là, longues, humiliantes, anciennes, irréparables peut-être. Il le pense. Citons des extraits de la causerie tirée de ses cours de 1930 sur *L'Enseignement français au Canada*. Dès les premiers mots, il n'y va pas de main morte:

Au fond de nos insuffisances actuelles, il y a d'anciennes, de longues insuffisances politiques, sociales, économiques, mais *surtout* intellectuelles... Notez que, pendant la guerre de la conquête qui commence en 1756 et dure quatre ans, les écoles de la colonie sont toutes fermées ou peu s'en faut; notez encore que, depuis la conquête jusqu'en 1814, soit pendant 54 ans, les écoles qui subsistent, vivent misérablement, avec un personnel enseignant décimé, dénué de tout... Retenez que la masse des enfants passés, à ces diverses périodes, de 7 à 12 ans, ont grandi sans école et donc n'ont pu grandir que dans l'ignorance; enfin et après tout cela, supputez, car vous le pouvez, le nombre de générations d'illettrés que, de 1760 jusque vers 1850, soit pendant près d'un siècle, notre race, pressée pourtant par les terribles impératifs de sa vie, a traîné à son pied, comme autant de boulets....

Le manuel le plus répandu jusqu'en 1840, et même après cette date, c'est le manuel manuscrit, composé souvent par le maître, copié par l'élève... À Québec, presque tous arrivaient au Séminaire avec des classiques copiés de leurs propres mains...<sup>14</sup>.

Le mal est qu'en 1930 encore...

on ignorait presque tout de ce passé scolaire, presque tout des circonstances inéluctables qui avaient conduit notre

13. *Ibid.*

14. Cité d'après l'édition de 1930, s.é., p. 3, 9, suiv.

petit peuple à l'analphabétisme. Malheurs suprêmes. Mais, en 1930, plus de cent ans plus tard, avions-nous le droit d'invoquer ces circonstances «comme des excuses»?<sup>15</sup>

Va-t-il s'apitoyer<sup>16</sup>? Le texte qui suit est de 1955<sup>17</sup>. Certains jeunes historiens d'alors ayant pris le parti du pessimisme, Groulx retranscrit un texte de 1930 en s'expliquant:

Je transcris quelques parties de ma réponse. Ces lignes feront voir le peu de part que j'accordais alors à l'illusion. Peut-être aussi inclineraient-elles la jeune école historique à juger moins sévèrement un passé qu'il lui plaît de trouver «petit et mesquin». Je disais donc:

Et d'abord, est-il vrai qu'irréparables chez les individus, ces sortes de malheurs ne le seraient point chez un peuple? Sans doute, la vie d'un peuple, longue, illimitée, se peut accorder des reprises, des revanches, interdites à l'individu, limité à une brève existence. Si celui-ci a perdu ses années de jeunesse qui sont ses années de formation, aucun artifice ne saurait les lui rendre. D'autre part, autour d'un peuple, la vie n'est pas stationnaire. La vie n'attend point qui s'attarde. Pendant qu'un peuple marque le pas, piétine, ses rivaux, souvent plus heureux, continuent d'avancer et de le distancer. Le jour où, ses moyens intellectuels recouvrés, il voudra reprendre sa marche en avant, que découvrira-t-il? Qu'autour de lui, tout a marché plus vite que lui; des chances, des avantages sont pris qui ne sont plus à prendre; le milieu, le monde a évolué; et pendant qu'entre lui et ce monde changé, le peuple arriéré tente des ajustements laborieux, de nouveau il s'attarde, il use à cette tâche des énergies que d'autres, plus favorisés, emploient toujours à le distancer et à le vaincre<sup>18</sup>.

---

15. *Mes mémoires*, 5, 3, p. 50.

16. *Ibid.*, p. 49-50.

17. *Ibid.*, p. 50.

18. *Ibid.*

Optera-t-il finalement pour l'indulgence, la pitié, le pardon même à l'égard de nos ancêtres? Groulx se justifie et se cite. Il sera indulgent mais ferme envers ce peuple, le sien, «qui passe son temps à rattraper du temps perdu»:

Ces concessions faites, je suppliais pourtant qu'en toute justice l'on mît en ligne de compte les efforts valables des générations anciennes pour échapper aux prises de l'ignorance et de l'inculture. Ce qui me conférait le droit de conclure, me semblait-il, par un appel à l'indulgence, en particulier pour nos déficits dans le domaine économique: Puis, vous l'entendez bien, ce tableau de nos efforts et de nos réalisations ne nous laisserait nul droit de nous arrêter à ce point de la route comme à une halte de repos. La claire vision de ce que nous avons fait ne saurait être qu'une incitation à faire jusqu'au bout ce qui nous reste à faire. Mais, s'il vous paraît qu'en certains domaines et particulièrement dans le domaine économique, nous allons quelquefois d'une démarche un peu lente, un peu indécise, vous pourriez peut-être méditer ces propos que, l'autre jour, le cardinal MacRory, primat d'Irlande, tenait à son pays: «Vous avez à rebâtir la nation, car ce pays que l'on appelle l'Irlande était presque mort. Nous avons perdu, non seulement notre commerce et nos affaires, mais l'esprit du commerce et des affaires.»

Pour être plus grandes que les nôtres, ces misères nous font pourtant penser aux nôtres. Elles nous obligent à nous rappeler, avec quelque indulgence pour nous-mêmes, que pour des causes dont beaucoup tiennent à la conquête plus qu'au conquérant et dont quelques-unes même ne sont pas imputables à la conquête, il y a, en notre histoire, cette douleur tragique: nous sommes un peuple qui passe son temps à rattraper du temps perdu<sup>19</sup>.

C) À cause de l'*ambiguïté des mots*, la date des textes qui suivent est importante en histoire de notre culture populaire ...

19. *Ibid.*, p. 50-51.

et savante. Il s'agit de la préface de *La Naissance d'une race*, de 1930 toujours. Autour de Groulx il y a des malentendus. Certaines personnes, tel monseigneur L.-A. Pâquet (+1952), contournent et veulent définir à leur manière, qui n'est pas celle de Groulx en train de rédiger sa préface, la vocation de la race canadienne-française.

Je profitai de cette préface pour faire une mise au point. Que de fois m'avait-on reproché le titre de mon ouvrage, l'emploi du mot *race*, me soufflant qu'il eût fallu parler de nation ou de nationalité. J'avoue avoir trop usé du vocabulaire ou de la terminologie de mon temps. Les expressions *race*, *nation*, *peuple*, n'avaient pas pris le sens précis d'aujourd'hui; on les employait assez comme des synonymes. Mgr Louis-Adolphe Paquet, grand théologien et grand seigneur devant Dieu, tentera de définir la «Vocation de la race canadienne-française». André Siegfried avait déjà donné à son premier ouvrage sur notre pays, ce titre: *Le Canada - Les deux races*. Jamais, néanmoins, ne m'était-il venu à l'esprit de parler de *race* fondée uniquement sur le *sang*, à la façon animale ou biologique. Encore qu'en la notion, je fisse entrer quelque part d'hérédité et indéniablement l'influence du milieu géographique, économique, social, la *race*, je la fondais plus particulièrement sur une substance de culture ou de civilisation, c'est-à-dire sur les éléments essentiels qui constituent la nation<sup>20</sup>.

Qu'est-ce que Groulx pense de cette question? Il cite Lucien Romier, refuse le terme de race anthropologique, invoque son passé français mais veut tout de suite distinguer entre Français de France et Français d'ici:

D'aucuns nous ont fait grief de ce mot «race», terme qui serait impropre et prétentieux appliqué au peuple

---

20. *Ibid.*, p. 52.

canadien-français. Prestement, ils nous ont renvoyé aux rigoureuses définitions des ethnologues. Avons-nous besoin de le dire? Nous n'entendons nullement parler ici de cette chose à peu près inexistante qu'est une race anthropologique? «Variété dans la famille française», disons-nous; et voilà où s'arrête notre prétention, ne requérant pour l'historien que le loisir de parler comme tout le monde. «N'entrons pas dans la question de savoir si les races existent ou non, au sens absolu», écrit Lucien Romier. «Personne ne niera, qu'en pratique, des hommes d'un certain pays ou d'une certaine origine aient des qualités et des défauts communs, qui influent grandement sur la fortune de leur nation; en ce sens, il existe une race française, une race écossaise, une race irlandaise, une race germanique, une race slave, une race italienne, une race berbère, des races indiennes...» La naissance d'une race au Canada n'implique donc aucunement la rupture de cette race nouvelle avec son vieux passé français. À moins que ce ne soit sortir de la race française que d'y constituer un type nouveau, une «variété». Ceux-là seuls se donnent l'air de le croire qui soutiennent, contre toute évidence, que rien n'est plus semblable à un Français de France qu'un Français du Canada, quittes à gémir, d'autre part, sur tant de nos dissemblances avec le type primitif<sup>21</sup>.

Avec cette glose bien à lui et qui date de 1955:

Comme quoi, en cette pauvre vie, on passe beaucoup de son temps à dissiper des malentendus<sup>22</sup>.

D) Dans sa préface à *L'Art d'être heureuse* de madame Saint-Amant, Groulx reviendra sur des idées qui lui sont chères: la vie, le bonheur, le courage. Le bonheur est avant tout une conquête, une qualité d'être, un bien à partager puisque l'altruisme double l'énergie et que l'amitié la multiplie. Pour être heureux, il faut, dit-il, savoir se posséder, être discipliné, éviter

21. *Ibid.*, p. 53.

22. *Ibid.*

son propre égoïsme, rejeter les fantaisies inutiles... Groulx n'invente pas. On trouvera les mêmes propos dans la littérature française des prédicateurs de l'époque. On devine par là que, sans le nerf de l'action patriotique, sa prose redeviendrait facilement redondante.

\* \* \*

1930 demeure ainsi l'année des essais préparatoires aux *grandes* œuvres qui suivront. La qualité des textes de demain dépend des travaux d'aujourd'hui. Groulx apparaît déjà comme un homme de la recherche et de la réflexion. Dans sa vie quotidienne, dans ses textes, il nous offre, à 52 ans, une leçon de courage et de conscience professionnelle: il transcrit à la main des pages et des pages tirées des archives, il écrit tous ses cours. Sa principale «maison» reste sa table de travail. Ses cours et conférences nous rappellent l'importance des semailles, les longs et difficiles cheminements d'une œuvre qui ne peut mûrir que dans la solitude et le silence loin du forum et des succès publics qu'il ne détestait pas pour autant.

1930. Année de gestation? Oui, sûrement. Année de création? Peut-être. Si on s'en remet aux seules preuves textuelles, aux sources habituelles de l'historiographie, on dirait qu'il ne se passe presque rien. Mais non. La vraie histoire s'écrit le plus souvent à la manière dont elle se vit: sans texte et sans bruit. Ici comme ailleurs, il ne faut pas se fier aux apparences. Groulx publie peu en 1930, il parle moins qu'en 1931, mais une œuvre se construit. La réalité devance le récit. L'historien récapitulera toujours le passé: c'est son rôle et son honneur aussi d'être la mémoire des peuples.

Benoit Lacroix, o. p.